

Les liaisons dangereuses
A Dangerous Method de David Cronenberg

Gérard Grugeau

Number 156, March–April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2012). Review of [Les liaisons dangereuses / *A Dangerous Method* de David Cronenberg]. *24 images*, (156), 62–63.



A Dangerous Method | David Cronenberg p. 63



Carnets d'un grand détour | Catherine Hébert p. 66



Hugo | Martin Scorsese p. 65



Meek's Cutoff | Kelly Reichardt p. 64

Les liaisons dangereuses

par Gérard Grugeau

David Cronenberg a toujours été le cinéaste des corps mutants (*The Fly*) et en souffrance (*Crash*). Comme en témoigne l'ouverture vertigineuse de son dernier film où une femme en crise, dévorée par ses affects, est accueillie dans une clinique pour y être traitée selon une nouvelle méthode. Cette méthode dite dangereuse est celle de la cure psychanalytique qui repose sur le pouvoir libérateur de la parole. Une cure mise au point par les figures tutélaires de Sigmund Freud (Viggo Mortensen, en sage à l'ironie mordante) et Carl Jung (Michael Fassbender tout en retenue fiévreuse sous son arrogance de classe). Les deux hommes gravitent ici autour de cette patiente atteinte d'hystérie, une Juive russe du nom de Sabina Spielrein (saisissante Keira Knightley) qui deviendra elle-même une grande psychanalyste injustement méconnue, pourtant à l'origine de certains des concepts les plus éclairants de cette nouvelle science, notamment la pulsion de mort.

Tourné d'après un scénario de Christopher Hampton, *A Dangerous Method* tient de la joute verbale aux soubassements minés par les assauts de l'humiliation. Pas de plongée ici dans le subconscient sur le mode du thriller comme dans *Freud, passions secrètes* (1962) de John Huston qui, cronenbergien avant l'heure, associait le mécanisme du refoulement des névroses sexuelles à un ganglion lymphatique préservant de l'infection. Et pourtant, même s'il peut sembler quelque peu figé dans son élégance distanciée en phase avec le milieu bourgeois qu'il décrit et une époque corsetée peu encline à célébrer l'exultation des corps, le film porte bien la marque de son auteur. Sous la surface apparemment lisse d'un classicisme de bon aloi, les gouffres de la nature humaine sont là, prêts à engloutir ceux et celles qui cèdent à leurs pulsions. Comme dans *Dead Ringers* avec ses jumeaux gynécologues, le corps d'une femme se trouve une nouvelle fois au centre d'une histoire de double (la rivalité



opposant deux hommes dont les théories vont bientôt diverger) et de métamorphose quand, tenaillé par le désir, Jung fera de sa patiente sa maîtresse et s'enfoncera avec elle dans une relation sado-masochiste. Aux spéculums de *Dead Ringers* qui violentaient les corps succède ici une machine tout aussi inquiétante qui, à l'aide du jeu affolant des associations verbales, fouille les esprits en mesurant la charge affective de la parole. Rien ne nous interdit de voir dans ce dispositif une métaphore du film en train de s'écrire et trouvant sa forme ultime dans le découpage et le montage des séquences. Tout ce qui fait en somme le prix de la mise en scène elliptique et concentrée de *A Dangerous Method*, laquelle laisse une empreinte durable en nous par la force expressive de ses cadrages et l'onirisme lumineux de ses plans.

Malicieux, Cronenberg se plaît à semer le chaos dans ce milieu intellectuel rangé, soumis aux dogmes de la Loi, au moyen du personnage d'Otto Gross (Vincent Cassel, épatant), être subversif qui n'obéit qu'à ses pulsions et va pousser Jung dans les bras de sa patiente et élève. Assumant sa propre fascination pour la transgression, le cinéaste vient saisir au premier chef la

jouissance sans entraves du libertin alors que les ébats des amants sont le plus souvent filmés avec une distance chaste. Cette irruption de la pulsion à l'état brut confère alors au récit une stupéfiante intensité qui fait remonter à la surface la lave d'une matière romanesque qui irradie soudain sous le soleil trop blanc de l'intelligence et de la raison. Tout le défi de la mise en scène tient dans ce savant équilibre entre l'opulence d'un discours parfois aphyxiant et les failles intérieures de l'humain. Si le film souffre parfois d'un déficit d'incarnation quand il investit la sphère privée, il n'en distille pas moins peu à peu une mélancolie douloureuse qui culmine dans une finale poignante où, rattrapé par la science des rêves et son fervent mysticisme, Jung pressent la venue du conflit mondial qui ensanglantera l'Europe. L'idéal de toute une vie semble alors se fracasser sur les écueils de la grande histoire qui va balayer sur son passage tant de destinées individuelles. ■

Grande-Bretagne-Allemagne-Canada-Suisse, 2011. Ré. : David Cronenberg. Scé. : Christopher Hampton d'après sa pièce *The Talking Cure* et John Kerr. Ph. : Peter Suschitzky. Mont. : Ronald Sanders. Mus. : Howard Shore. Int. : Michael Fassbender, Keira Knightley, Viggo Mortensen, Sarah Gadon, Vincent Cassel. 99 minutes. Dist. : Les Films Séville.